

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Soziologie
Band:	6 (1980)
Heft:	1
Artikel:	Qu'est-ce qui fait courir J.C. Descamps?
Autor:	Hadorn, Reto
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-814455

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

“dominant” croit penser un ordre du monde en fait déjà établi, c'est peut-être un des priviléges ambigus du “dominé” que d'avoir à créer un ordre du monde pas encore pensé.

C'est en tous cas la tâche primordiale de l'enfant s'il ne veut pas simplement répéter (il ne serait pas lui-même) ni délirer (il ne serait que lui-même).

BIBLIOGRAPHIE

- BALMARY, M. (1979), “L'homme aux statues” (Grasset, Paris).
- BOSJORMENYI-NAGY, I. & SPARK, G.M. (1973), “Invisible Loyalties” (Harper and Row, London).
- DESCHAMPS, J.C. (1979), L'identité sociale et les rapports de domination, *Rev. suisse de sociol.*, 6 (1980) 111-122.
- KLEIN, M. (1959), “La psychanalyse des enfants” (P.U.F., Paris).
- ROWELL, T.E. (1974), The concept of social dominance, *Behav. Biol.*, 11 (1974) 131-154.
- SCHAPPI, R. (1979), Un psychiatre face à l'éthologie, *Arch. psychol.*, 47 (1979) 61-84.
- WADE, T.D. (1978), Status and hierarchies in non human primate societies, *Perspectives in ethology : Social behavior* (Bateson, P.G.P. & Klopfer, P.H., Eds) (Plenum Press, New York) 109-134.

3. Qu'est-ce qui fait courir J.C. Deschamps?

Reto Hadorn

Service de la recherche sociologique, DIP, Genève

Il est une question à laquelle j'attache beaucoup d'importance lorsque je lis un texte : “Pourquoi ?”. Pour être franc, je ne me pose cette question que lorsque l'accès au texte n'est pas immédiat, lorsque le projet de l'auteur n'est pas pour moi immédiatement compréhensible. C'est le cas ici, bien que (parce que) l'étude des rapports sociaux à l'intérieur d'institutions de prise en charge de jeunes m'aït conduit à élaborer un schéma qui présente des analogies avec celui de J.C. Deschamps. C'est bien là que j'ai trouvé la principale stimulation à la lecture de ce texte. Me demandant ce qui faisait courir l'auteur, il a bien fallu que je reconsidère ce qui moi-même me conduisait à explorer une piste parallèle.

Je m'intéresse au texte de J.C. Deschamps parce que je trouve éclairant d'aborder les rapports entre dominants et dominés en termes de rapports entre sujets et objets. Je pense que ces catégories de sujet et d'objet décrivent de manière adéquate (bien que très générale) un type d'expérience que l'on peut avoir des rapports de domination. En outre, je trouve intéressant que ces catégories ne soient pas définies “en soi”, mais explicitement rattachées à un système de valeurs, ce qui permet de les aborder comme un élément de la réalité *construite* par la société.

Je suis très sélectif dans les problèmes que je soulève : après une première relecture de ces lignes, je constate que ce sont des problèmes que je me pose à propos de mon propre travail mais que je peux formuler beaucoup plus facilement à propos de la production d'un autre que moi. Ce sont bien sûr des questions que je souhaite résoudre pour mon propre bénéfice, même si la forme du commentaire critique montre bien que ça ne m'ennuierait pas trop de voir J.C. Deschamps les résoudre à ma place... D'où une certaine ambiguïté tout au long de ce texte, qui, je l'espère, ne désorientera pas trop de lecteurs.

Incertitude

L'utilisation d'un concept (ou d'un système de concepts) n'a pas de vertu intrinsèque. Son apport est fonction de ce qu'on veut lui faire dire, de l'intentionnalité dont on le charge; en outre, cette *charge pragmatique* ne se limite pas au contenu du concept, ou à sa définition (sémantique), mais apparaît dans son utilisation et peut-être surtout dans la conclusion sur laquelle il débouche.

Schématiquement, le texte de J.C. D. dit ce qui suit :

Il y a dans notre société un système de valeurs partagé qui valorise l'être individualisé, singulier, autonome, sujet de son action et qui dévalorise d'autant le membre d'une population, Xième exemplaire de son genre, hétéronome, objet des interventions d'autrui.

Or, si les rapports sociaux donnent aux dominants les moyens nécessaires pour incarner cette valeur, ils en excluent les dominés bien que leur proposant la même visée — c'est ce que j'appelle une *mystification*. Les dominés, pris entre l'attente des dominants à leur égard (attente à laquelle ils s'identifient) et les obstacles mis par les dominants eux-mêmes à la réalisation de ces attentes, en conçoivent de l'incertitude quant à leur identité.

Il me semble que c'est pour dévoiler la mystification et pour pouvoir parler de cette *incertitude* que J.C. D. expose sa démarche. En effet, cette idée d'*incertitude* est probablement celle qui, dans toute l'introduction théorique, fait le plus directement référence à une expérience vécue que l'auteur peut vouloir exprimer ou élaborer. Examinons-la de plus près.

En partant du postulat selon lequel le système de valeurs opposant l'être sujet à l'être objet est partagé, J.C. D. affirme en fait que tous les dominés éprouvent cette incertitude quant à leur identité. Là, j'hésite, car ce n'est pas l'idée que je m'en fais (j'y reviendrai). Mais alors, si J.C. D. ne parle pas de tous les dominés, desquels parle-t-il ? Eh bien justement de ceux qui s'identifient à ce système de valeurs, qui le partagent ! On revient donc au postulat : le mécanisme de mystification décrit par J.C. D. et l'*incertitude* qui s'ensuit pour le dominé est plausible pour ceux des dominés qui sont conformes au postulat. Je proposerai donc que la proposition qui sert de postulat concernant le système de valeurs partagées serve plutôt à spécifier une population qu'à fonder une théorie universelle. Je crois que l'*incertitude* ne caractérise pas tant l'expérience de la personne dominée dans un rapport de forces que l'*expérience d'une personne dominée visant une position dominante*.

On ne peut pas expliquer la stabilité des rapports de forces uniquement par l'appropriation de moyens (matériels et symboliques) par les dominants au détriment des dominés. Il faut en plus que l'horizon des dominés soit limité, que les dominés ne soient pas tentés de sortir de là où ils sont.

Qu'est-ce qui remplit mieux cette fonction qu'une *identité* ? Une identité d'objet, peut-être, une identité lacunaire, déprivative, définie parfois par la négative ou par un stigmate, mais identité tout de même, donc source d'une *sécurité existentielle*. Pour un dominé, il vaut mieux savoir qu'il n'est pas conforme au système de valeurs dominant que de se demander continuellement s'il ne pourrait pas une fois l'"incarner". L'*incertitude*, à mon avis, est le lot des gens qui se trouvent

entre deux positions, à la recherche d'une dominance qui "leur" est présentée comme souhaitable mais qu'"on" les empêche néanmoins de réaliser. Si le schéma concluant à une incertitude des dominés quant à leur identité me paraît fondé, c'est donc pour une ou des sous-populations particulières. La démarche entreprise pourrait dès lors se poursuivre dans le sens de l'identification de ces différentes sous-populations et d'une étude plus approfondie des caractéristiques qui les distinguent.

Pourquoi, alors, ce début de théorisation ? Pour quel groupe pourrait-il être valide ? Là, je m'aventure dans les conjectures. Mon intuition est que J.C.D. s'identifie fortement au système de valeurs ($S > O$), et j'imagine volontiers que sa théorie soit vraie au moins en ce qui concerne l'auteur lui-même. Pour rester dans le domaine de la sociologie et éviter de tomber dans une analyse sauvage, je suggère que J.C.D. appartienne à un groupe – ou à des groupes – à l'intérieur desquels son expérience de l'incertitude est *relativement* partagée.

Il me semble que certains milieux intellectuels sont susceptibles de réunir les caractéristiques nécessaires : la recherche d'un pouvoir qui leur est par ailleurs dénié. Je vois en effet dans la manipulation des idées sur le mode intellectuel la possibilité d'une recherche de pouvoir. Mais qui est sensible à ce pouvoir-là en dehors du cercle même des intellectuels ? Combien sont-ils, ceux dont l'audience dépasse le cercle des amis, bien qu'ils discourent sur la société tout entière, bien qu'ils détiennent un discours qui pourrait concerner tout le monde ? Les sciences sociales (la sociologie, la politologie et peut-être aussi la psychologie sociale) me paraissent particulièrement exposées à ce genre de risques.

Mon hypothèse est donc la suivante : le schéma théorique de J.C.D. est une théorisation de l'auteur lui-même, en tant que membre d'un groupe. Mais si J.C.D. est l'objet de cette théorie, il en est aussi le sujet. En formulant une théorie, il se distingue du groupe par cet acte singulier (sujet) même s'il exprime par son contenu même son appartenance à ce groupe (objet).

Saillance

La saillance de l'appartenance de groupe est plus frappante chez les dominés que les dominants. Cette affirmation figure à la fin du point 1 ("le groupe") comme devant être développée dans la partie suivante. Or, ce n'est pas le cas : le point 2 débouche en lieu et place sur le concept d'incertitude des dominés quant à leur identité. Cependant, et sans que cela soit dit, c'est bien sur la saillance que pointent les trois premières illustrations présentées en troisième partie.

Ce hiatus me paraît significatif de la présence de *déterminants multiples* dans la démarche de J.C.D.. L'un de ces déterminants serait l'accroissement des connaissances sur les rapports sociaux, dans le respect d'un certain type de démarche scientifique. La présence d'illustrations, surtout d'illustrations empruntées à la littérature scientifique ainsi que l'auto-critique qui clôt le texte relèveraient de ce premier déterminant. Le second me paraît être le désir de dévoiler la mystification des dominés par les dominants et l'expérience inconfortable de l'incertitude quant à leur propre identité qui est le lot des dominés (de certains dominés).

Je pense que l'orientation de J.C.D. est plus portée par sa propre *implication* dans ce rapport de forces et les expériences qu'il y a faites (ou y fait encore), que par des observations empiriques, même si la présentation de telles observations à titre d'illustration pourrait donner à croire le contraire. C'est comme si deux dynamiques coexistaient dans ce même texte sans être intégrées l'une à l'autre : quelque chose comme une nécessité interne, personnelle à J.C.D., de développer les idées qui figurent dans la présentation théorique, et la nécessité de traduire ces idées par un code passant pour légitime. Cette exigence formelle s'exprime aussi dans la manière dont les idées elles-mêmes sont présentées (postulats, hypothèses, références aux auteurs). Le hiatus s'expliquerait donc par le fait que J.C.D. nous présente des hypothèses qui sont à un premier stade d'élaboration, telles qu'elles se présentent avant qu'elles n'aient subi l'intégration à une procédure proprement scientifique destinée autant à masquer leur origine qu'à légitimer leur formulation ou vérifier leur validité.

Ma première réaction devant ce hiatus a été d'agacement. Ma seconde réaction a été de bonheur, car ce n'est pas souvent que les chercheurs donnent autant accès à la théorie en train de se faire. Le lecteur aura compris : je suis heureux de trouver l'occasion d'illustrer une affirmation qui me tient à cœur : c'est presque toujours en fonction d'une *implication personnelle* que nous construisons des interprétations et des théories de la réalité bien que la démarche scientifique héritée de la physique, de la chimie, de la biologie nous recommande de réduire notre implication au minimum.

L'occultation qui nous est ainsi demandée nous fait perdre ou camoufler une source de connaissances, sur au moins deux plans :

- a) en tant que membres de notre société, nous connaissons de première main certaines expériences qu'on peut y vivre;
- b) en tant qu'ayant nécessairement un rapport à l'objet que nous étudions : en étudiant un objet, nous construisons une image inadéquate de la réalité dans la mesure où cette réalité est plus probablement notre rapport à notre objet d'étude tel que nous le voyons.

Nous y gagnons aussi, par exemple, la possibilité de nous critiquer en toute innocence (apparente), persuadés que nous sommes qu'identifier l'idiosyncrasie d'un interlocuteur revient à nous éléver au-dessus de notre propre idiosyncrasie, sinon de la nier tout simplement.

J'en suis précisément là. J'ai appris à démasquer, à identifier et à interpréter les sens que les *autres* personnes donnent à leur action, et à faire cela comme si je n'avais pas moi-même une implication bien personnelle dans cette démarche. Découvrant cette implication, je vois que je ne peux pas simplement en faire abstraction ou l'occulter sans mystifier mes interlocuteurs et, ce qui est probablement plus grave, moi avec. Mais pour avoir bien intérieurisé des idéaux que certains mettent sous l'étiquette de l'objectivité et moi plutôt sous celle de clarté, et parce que j'ai appris un certain fonctionnement dans le champ scientifique, je vois la nécessité de trouver :

a) une *légitimité* à l'affirmation et à la prise en compte de nos implications propres dans le travail que nous faisons en tant que chercheurs;

b) une *dynamique interpersonnelle* à l'intérieur du champ scientifique qui favorise et permette la prise en compte de notre implication propre.

En effet, le chercheur seul ne peut y parvenir, car il lui faut le miroir de l'autre. Mais cet effet de miroir ne peut avoir un apport constructif que s'il est orienté vers la révélation et la reconnaissance de l'implication, non le démasquage et la stigmatisation.

J'affirmais plus haut que les hypothèses de J.C.D. sont propres à sa personne, en tant que membre d'un groupe caractérisé par une communauté d'expérience. Cette affirmation n'invalider pas en soi les hypothèses, mais leur désigne un *espace social de validité* (un espace social où elles sont effectivement valides). En un sens, c'est une limite de validité : ces hypothèses ne sont désignées comme valides que dans un espace social défini, mais ne sont pas généralisables au-delà. D'un autre point de vue, *désigner la limite de validité revient à définir un potentiel d'élaboration*.

La *saillance* de l'appartenance de groupe est révélatrice à cet égard, parce que susceptible de donner lieu à des interprétations diamétralement opposées selon le point de vue adopté. Si le projet, l'orientation de la démarche c'est de montrer l'insécurité des dominés, alors on présentera la forte saillance de l'appartenance de groupe comme le signe d'une plus grande *difficulté* des dominés à se comprendre comme des individus singuliers. C'est ce que fait J.C.D.. Il confirme là son postulat du système de valeurs partagé, selon lequel le dominé cherche nécessairement à incarner lui aussi les valeurs qui sont celles des dominants. *Ainsi, la plus forte saillance de l'appartenance de groupe apparaît comme une déformation induite dans la perception de la réalité des dominés par le rapport de forces*, et plus particulièrement par le partage inégal des moyens matériels et symboliques. Cela revient en fait à présenter les valeurs des dominants comme "naturelles", ce qui est parfaitement cohérent :

a) avec le postulat des valeurs partagées (si tout le monde se réfère au même système de valeurs, l'arbitraire devient évident et la culture nature);

b) avec l'identification probable de J.C.D. à ces valeurs-là (il n'y a rien comme l'identification pour induire une expérience de la culture comme nature).

Ce qui m'intéresse en l'occurrence, c'est qu'à partir des mêmes données empiriques, une interprétation diamétralement opposée est tout aussi plausible. Du point de vue d'une analyse sociologique traditionnelle¹, où l'individu est forte-

¹ Dans le texte qui ouvre cet Atelier, il me semble que J.C.D. s'inscrit directement dans une telle perspective, par exemple lorsqu'il reprend sans critique la thèse suivante : "La conduite d'un individu *découle* de son identité et son identité *découle* de la position qu'il occupe dans la société." (début du point 3.1).

Ou encore lorsqu'il présente le dominé comme réduit à prendre à son compte l'identité préparée à son intention (voir la présentation des thèses de Guillaumin).

Ou, un peu plus loin : "le dominé, à l'encontre du dominant, est alors pris entre le moi

ment extro-déterminé, ou en tout cas plus fortement extro-déterminé qu'il ne le croit souvent, *la plus forte saillance de l'appartenance de groupe caractérisant les dominés me paraît être une attitude simplement réaliste*. Dans ce sens, c'est l'idéal de l'individu singulier et autonome qui est une déformation idéologique : l'exercice du pouvoir, par l'expérience du choix imposé à d'autres, crée l'illusion de l'autonomie, illusion que les dominés ne peuvent guère flatter. Dominant et sujet, on peut avoir l'illusion de ne pas être lié par des appartiances de groupe; objet, on est constraint au réalisme sociologique. Ce qui distingue l'un de l'autre, ce sont les moyens de domination, mais aussi les moyens de créer l'illusion. Une illusion si réaliste, certes, que beaucoup se laissent attirer par elle. Pour que ça marche, les dominants doivent faire preuve d'une certaine virtuosité. Le grand art, pour eux, c'est probablement d'être membre de leur groupe sans en avoir l'air, et en faisant ce qu'il faut pour donner à penser que leur identité ne doit rien au groupe auquel ils appartiennent.

Il me semble qu'il est tout à fait possible d'interpréter dans ce sens la plus grande saillance de l'appartenance de groupe chez les dominés : le rapport de forces ne crée pas nécessairement l'incertitude du dominé par rapport à son identité, mais plus simplement son *identité de dominé*. Il faut alors reconnaître aux dominés un pouvoir de discernement qui fait d'eux des victimes au moins partiellement consentantes de la mystification dont ils sont l'objet (toujours sous le régime du postulat de l'unicité du système de valeurs partagées).

Il est sans doute vrai que ce postulat occulte autant de choses qu'il n'en révèle. Et s'il permet de dévoiler et de cerner la mystification du dominé et une incertitude sur son identité, il exclut l'étude de la diversité des systèmes de valeurs ainsi que de leur articulation. Par voie de conséquence, il paraît sociologiquement exclu qu'un individu développe une identité positive, riche et dynamique dans une position dominée.

En conclusion, je dirai que les variations de la saillance de l'appartenance de groupe me paraissent être un indice intéressant; mais dans le texte J.C.D. la saillance me paraît un pivot insuffisamment exploité dans l'exposé théorique et un indicateur dont l'auteur ne précise pas assez ce qu'il est censé indiquer.²

que le dominant lui signifie qu'il est et le moi de référence que le dominant a imposé et que dans le même temps il l'empêche d'être". Cette citation me donne l'impression que J.C.D. se fait vraiment une piètre idée des dominés, puisqu'il semble les voir vraiment extro-déterminés. En cela, il reproduit parfaitement le mécanisme décrit dans sa quatrième illustration, où il est dit : "les sujets (de l'expérience) pensent que le compère de bas-statut a été influencé par leur communication, qu'il est hétéronome, déterminé de l'extérieur (...) alors qu'ils pensent que le compère de haut-statut est autonome, auto-déterminé, et n'a pas été influencé par leur communication (...)" (point 3.2). Pour le réexamen de ces hypothèses, je renvoie à Hoggart (Richard Hoggart : "La culture du pauvre", Editions de Minuit, Paris, 1970).

²Pour assurer le dialogue avec le texte de J.C.D., je n'ai pas questionné la nature des rapports de forces auxquels il se réfère et j'ai adopté le même langage généralisant. Mais le référent empirique me manque, d'autant plus que la singularité de l'individu me paraît être une *valeur de classe* encore plus qu'une valeur propre aux sociétés occidentales dans leur ensemble; il me semble aussi que les hypothèses qui se réfèrent directe-

Le sujet objet

Des différences existent certainement entre dominants et dominés dans un rapport de forces donné, au plan de la manière dont ils vivent leurs identités respectives, en particulier en ce qui concerne la question : suis-je un sujet ou un objet ? Cependant, l'interprétation d'une telle différence pose un problème épistématologique délicat, dont nous sortons difficilement : nous risquons en effet toujours d'identifier les personnes réelles avec l'abstraction que nous avons construite pour en dire quelque chose. C'est ce qui arrive par exemple lorsqu'on désigne des personnes ou des groupes comme dominants vs. dominés ou, comme je l'ai fait moi-même dans d'autres textes aussi, comme sujets vs. objets. Je me demande si ça n'est pas cette identification de l'objet "réel" avec une catégorie (ou même avec un modèle plus complexe) qui conduit à des interprétations partielles comme celles que je viens de discuter.³

L'identification des objets avec les catégories qui servent à les décrire vient d'une conception erronée du processus d'interprétation et du rapport entre l'objet et le cadre d'interprétation utilisé. Pour plus de clarté, il faudrait toujours distinguer le plan de l'interprétation et le plan de la réalité (inconnue) (fig. 1).

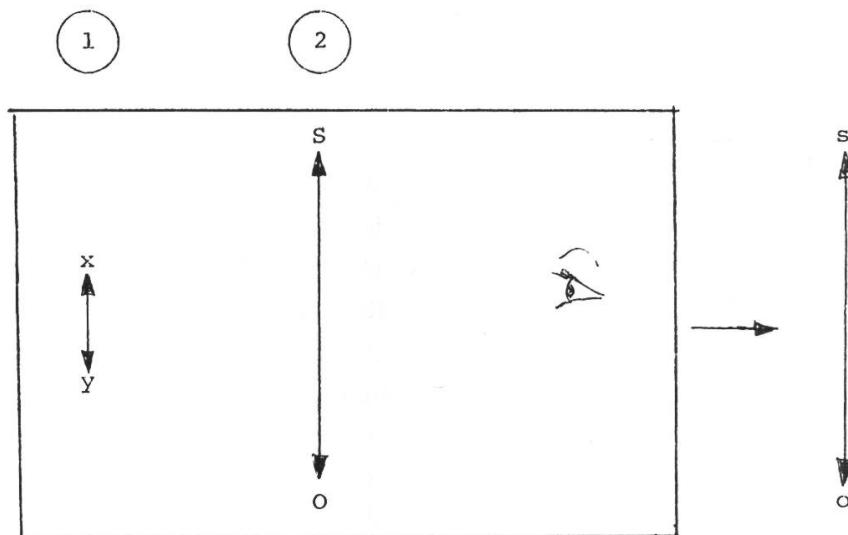


Fig. 1. (1) plan des objets réels qu'on ne connaît qu'à travers les interprétations qu'on en donne

(2) plan du cadre interprétatif par les majuscules

ment à cette valeur-là ne sont pas nécessairement généralisables à d'autres rapports sociaux que les rapports de classe. Pour généraliser le schéma de la mystification qui débouche sur l'insécurité du dominé quant à son identité, il faudrait probablement donner aux systèmes de valeurs de référence le statut de variable (c'est-à-dire à chaque rapport de forces son système de valeurs).

³ Soit deux objets, x et y;
on observe une différence entre eux;
on interprète la différence, par exemple en termes de comportements de sujet et d'objet (S et O);
on identifie l'objet avec sa catégorie : on considère x comme un sujet et y comme un objet (s et o).

L'espace séparant ici S et O est plus grand que celui qui sépare x et y. Il met en évidence le caractère idéal-typique de cette interprétation. Les catégories de sujet et d'objet sont le produit de l'abstraction et de la *projection* d'une partie de l'expérience en dehors de la sphère de l'expérience elle-même; leurs caractéristiques s'en trouvent accentuées, ce qui en fait une formulation extrême et schématique d'une réalité certainement plus nuancée. Il en résulte que la "distance" qui sépare les deux catégories conceptuelles est, dans notre perception, plus grande que ne l'est probablement celle qui sépare les divers états de la réalité. C'est ce qui nous oblige souvent à rallonger des commentaires sociologiques ou autres pour dire des choses du genre "dans un rapport de forces le dominé n'est *cependant* pas totalement démunie de moyens d'action sur le dominant, etc, etc." Plus on simplifie une description, plus on est obligé de compliquer le commentaire qui met en relation les éléments de la description. Mais le commentaire lui-même est simplificateur: on est alors obligé de ...

Il nous serait difficile de procéder autrement. Nous n'avons pas une connaissance des objets (ici x et y) indépendante du cadre d'interprétation à travers lequel nous les percevons : leur relation risque alors de se réduire, dans notre esprit, à la relation qui existe entre les deux concepts (sujet et objet schéma 1).

La confusion est d'autant plus immédiate que le système de catégories est vécu comme une traduction adéquate d'expériences vécues. En ce qui concerne l'opposition S vs O : qui ne s'est jamais vécu comme objet des interventions d'autrui? qui n'a jamais eu le sentiment de faire un choix en tant que sujet actif, et de parvenir à l'imposer? comment, dans ces conditions, ne pas nous identifier à des valeurs, des personnes que nous décrivons dans des termes rendus pertinents pour nous par nos propres expériences vécues?

Ces mécanismes de pensée constituent une limite de la pensée individuelle (de la pensée singulière?). En effet, je ne crois pas qu'il soit possible de les surmonter seul. On peut observer en revanche que la confrontation de points de vue opposés, si elle est acceptée, peut conduire à une compréhension améliorée (soit plus élaborée, soit plus générale). En revanche, le consensus⁴ reproduit, au niveau d'une collectivité, les limites de la pensée singulière.

En outre, ces mécanismes touchent beaucoup plus la *construction des hypothèses* que leur vérification empirique. Les méthodes quantitatives utilisées dans les expériences citées par J.C.D. ne permettent absolument pas de les "contrôler". En effet, sur les multiples dimensions d'une hypothèse susceptible d'être invalidée, on en choisit toujours une sur laquelle on accepte à la rigueur d'être invalidé. Autrement dit, si une hypothèse est invalidée, il y a encore incertitude sur *ce qui est validé*.

Je prends un exemple. Si J.C.D. avait observé une saillance moins grande de l'appartenance de groupe chez les dominés, qu'en aurait-il déduit? Pour ma démonstration, je choisis les deux possibilités suivantes :

⁴ Le consensus est compris ici comme une représentation du monde largement partagée (intersubjectivité).

a) les dominés ne se vivent pas comme des objets et ne ressentent pas une incertitude particulière quant à leur identité;

b) les dominants ont une conscience plus forte de la structure de la société, ce qui peut s'expliquer par la part plus importante qu'ils prennent à la construction de la réalité sociale; les dominés au contraire se retranchent dans une certaine intimité, se réfugiant dans la sphère individuelle à défaut de marquer le monde de leur empreinte, etc.

La première interprétation, rigoureuse eu égard à une expérience contrôlée, frustrerait son auteur de la projection qu'il avait opérée sur l'opposition entre dominants et dominés, sujets et objets. La seconde renverserait radicalement la croyance de l'auteur en ce qui concerne la saillance de l'appartenance de groupe, mais aurait l'énorme avantage de réinvestir la théorie de cette idée que les dominants sont plus proches d'un idéal que les dominés. Quant au postulat (système de valeurs partagées : singularité de l'individu), on pourrait le modifier et définir le sujet comme la personne consciente de son insertion sociale et qui tire de cette conscience des moyens d'action (des stratégies) spécifiques et efficaces.

La plausibilité d'une hypothèse ne tient pas tant à la vérification empirique dont elle a fait l'objet qu'à l'investissement spécifique qu'y trouvent les personnes qui l'estiment plausible. En effet, il est certain que les catégories qui sont utilisées pour le recueil de matériel appartiennent au même système d'interprétations global que les éléments de l'hypothèse à tester. Dans le cas du papier de J.C.D., c'est sur l'interprétation de la saillance (qui n'est pas remise en cause) que repose le début de la démonstration.

Dans ces conditions, je ne vois qu'une issue : *considérer que le contraire de nos hypothèses préférées est aussi plausible que ces hypothèses elles-mêmes!* J'en ai donné un exemple en suggérant que l'attitude des dominés dans le "Twenty statement test" peut être interprétée comme du simple réalisme aussi bien que comme l'indice d'une incertitude quant à leur identité.

S'il y a bien une différence entre dominants et dominés au plan du pouvoir, dans un rapport de forces donné, cette différence est probablement plus réduite que ne le laissent entendre les définitions que l'on donne des dominants, des dominés et du rapport de domination. De même, pour les rapports entre sujets et objets : les "sujets" ne sont probablement pas beaucoup plus sujets que les "objets", dans un rapport social donné. L'observateur-interprète commet souvent l'erreur de faire d'une différence significative mais très relative une différence de nature : fasciné par la différence, il en oublie son caractère relatif. C'est aussi ce qui arrive lorsqu'il interprète une différence quantitative pour en tirer des conclusions en termes de différence de nature, comme le fait J.C.D. dans certaines de ses illustrations.

Cette déformation n'est pas le propre du scientifique. On sait bien qu'une personne qui subit un rapport de forces peut voir le dominant comme beaucoup plus fort qu'il ne l'est, soit beaucoup plus proche d'une espèce de pôle de la force absolue; inversément, elle se sentira plus démunie qu'elle ne l'est en réalité. Inves-

tissant l'asymétrie de sa relation avec le dominant d'une signification démesurée, elle verra dans le dominant le Dominant. Elle enoubliera ses propres ressources.

S'il y a bien une différence entre des personnes occupant une position dominante et dominée dans un rapport de forces au plan de leur intro- ou extro-détermination, ou encore au plan de la saillance de leur appartenance de groupe, *je crois que cette distance est souvent suffisamment petite eu égard à toute la variation possible pour qu'il vaille la peine de se demander en quoi x et y sont tous deux sujets et tous objets, en d'autres termes: en quoi ils sont semblables* (fig. 2).

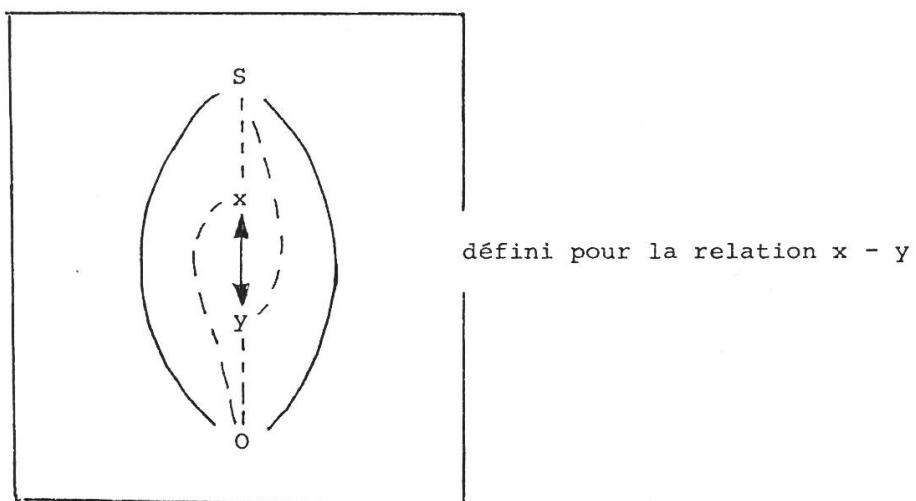


Fig. 2. Pour intégrer S et O (soit les catégories d'interprétation) dans le même plan que la relation entre x et y, je définis S comme la *projection* par y de la force exercée sur lui par x, par x de la force exercée sur lui par y et O de manière inverse. Si on est intéressé aux différences qui pourraient exister entre x et y, on distinguera les projections de x de celles de y, soit S(x) de S(y) et O(x) de O(y). Il n'est cependant pas exclu que les projections de x et de y soient tout à fait voisines, voire même qu'elles fassent l'objet d'un relatif consensus au sein de certains groupes sociaux.

Dans cette figure, ce qui caractérise x et y, c'est autant leur distance relative aux pôles de la représentation en termes de S et O que la différence effective entre eux. Les projections conceptuelles faites à partir de l'expérience relationnelle entre x et y sont tellement extrêmes que la différence effective entre x et y n'y apparaît plus que très relative, *ce qui pose autant la question de l'identité que de la différence entre eux*.

On peut encore poser la question d'une autre manière : une personne en action est-elle sujet de son action ou l'objet de toute une série de déterminismes ? J.C.D., lorsqu'il écrit et communique ses hypothèses, est-il le sujet de son action ou l'objet d'attentes qui se manifestent à l'égard de qui veut construire une carrière ? J.C.D. est en tout cas le sujet de son écrit en même temps qu'il en est l'auteur. C'est tellement évident que je ne m'attarderai pas là-dessus. Ce qui est peut-être moins clair, c'est que J.C.D. agit aussi en objet, selon sa propre défini-

tion des rapports (ou différences) entre S et O. La question de savoir ce qui le faisait courir me l'a fait découvrir *membre d'un groupe* (par hypothèse membre du groupe des intellectuels à la recherche d'un pouvoir du verbe). En tant que membre de ce groupe, il perd de sa singularité de sujet : selon sa propre définition, il a de quoi se voir en objet.

Autre chose encore qui fait courir J.C.D. ce me semble : le désir de contribuer au développement et au changement de sa discipline, la psychologie sociale : "Il nous semble cependant nécessaire d'introduire en psychologie sociale des problématiques telles que celle du pouvoir (...)" . Ce désir est bien un désir de sujet. Le sujet J.C.D. apporte sa contribution à l'évolution de la psychologie sociale. Mais ce désir le définit en même temps comme membre du groupe des psychologues sociaux. Inscrivant son projet dans le cadre de cette discipline, J.C.D. se fait également *l'objet* de cette discipline en cela qu'il dépend d'elle — et des signes de reconnaissance qui lui seront retournés — pour définir son identité.

Le paragraphe d'autocritique que J.C.D. a ajouté à son texte présente une "duplicité" analogue. Quelle est la raison d'être de ce paragraphe ? Est-il une initiative de J. C.D. ? (sujet) ou une conséquence (dont J.C.D. est l'objet) de l'existence de lecteurs critiques dont J.C.D. est bien obligé de tenir compte ... d'une manière ou d'une autre ?